

Avant-propos

Cette chronique s'est étalée durant une année scolaire. J'ai souvent voulu écrire sur cette fonction de directeur d'école. Je me suis aussi souvent ravisé, pensant que cela ne pouvait intéresser que les initiés.

« *On pourrait écrire un roman avec tout ce qui se passe dans cette école !* »

C'est cette remarque d'une collègue sur l'accumulation d'événements, les uns pittoresques, décalés, voire futiles, et les autres graves, désarmants, inquiétants ou dramatiques, qui m'a finalement poussé à coucher sur papier ce vécu ordinaire et parfois extraordinaire.

Loin de moi l'idée de tremper ma plume dans le fiel. Relater l'essentiel, comme le détail, fût-il mièvre, insignifiant ou superfétatoire, m'est apparu soudain passionnant.

Mon métier, je l'aime, je l'ai choisi ou il m'a choisi, je ne sais pas, je ne sais plus. Il correspond à ce que j'aspirais, à ce que j'étais, à ce que je suis devenu. Offrir ce que je sais est un acte de reconnaissance et de gratitude envers ces enseignants qui ont marqué ma vie, qui m'ont permis de me construire, de me réaliser, de m'élever socialement, moi, le fils de l'immigration espagnole.

Ce n'est pas un métier, que dis-je, ce sont mille métiers dans un. Il faut savoir tout faire, et cela dans une journée, jongler d'une casquette à l'autre. « *Directocop* » peut être à la fois animateur, architecte, chef des travaux, assistant social, conseiller conjugal (oui, oui ! cela m'est arrivé), comptable, concierge, enquêteur, factotum, gendarme, vigile, garde du corps, infirmier, psychologue, plombier,

électricien, secrétaire, standardiste, agent d'entretien, dépanneur de photocopieur, photographe, dépanneur informatique, déménageur, coursier, gestionnaire de stock, diplomate, barman, chef de rang, juriste, ingénieur du son, pharmacien, agent de voyage et... enseignant ! Il faut posséder un don d'ubiquité et ne jamais se prendre pour un phénix. Le directeur n'est pas le supérieur hiérarchique de ses collègues. Il doit adopter un positionnement délicat par rapport à tous les partenaires de l'école. Ces compétences s'affirment, se développent et se renforcent par l'expérience du terrain. Être un bon directeur requiert un savoir-faire dans les domaines de l'organisation des relations sociales ou dans le travail pédagogique, tout en ayant une large connaissance des textes législatifs.

Cette polyvalence ne peut s'accorder à tout moment avec une poly-compétence, mais elle donne à mes journées une richesse imprévisible, bien loin de la routine d'autres professions et ne serait-ce que pour cet aspect-là, la mission éclipe les préoccupations, la mission éclipe la charge.

Cependant, il est grand temps de donner un statut à cette fonction dans une réflexion globale sur l'école primaire. Définir un cadre légal du directeur pour lui permettre d'agir, un cadre où ses missions seront clairement définies et enfin sortir de ce flou administratif le plongeant dans ses responsabilités en cas de problème ou l'en détachant en cas de choix décisionnel. L'évolution de la société complexifie le vivre ensemble. Le directeur ne peut plus être l'exécutant choisi soumis à un rapport hiérarchique constant et se retrouver seul dans l'arène face à l'immensité des tâches. Penser la réforme de cette profession ne peut se faire qu'en concertation avec des associations comme le GDID (groupement de défense des idées des directeurs), des syndicats et des directeurs et directrices de terrain.

Voilà trois ans que j'ai été nommé directeur sur cette école de dix classes, de la petite section de maternelle jusqu'au CM2. Au total, nous sommes treize enseignants avec les temps partiels, l'enseignante en formation à l'IUFM (institut universitaire de formation des maîtres) et la remplaçante rattachée à l'école. Il faut ajouter quatre ATSEM (agent territorial spécialisé en école maternelle), la coordon-

natrice mairie, le personnel vacataire mairie chargé du nettoyage, de la surveillance des études, de la garderie ou de la cantine, soit un peu plus d'une vingtaine de personnes. À cette petite entreprise, il ne faut pas oublier d'adjoindre les deux cent quarante-six élèves et presque le double de parents.

J'aime mon travail, il me fait bouillir, vibrer, je le fais avec le bonheur d'un débutant après vingt ans de bons et loyaux services. Cette passion prégnante m'habite dès le matin lorsque j'ouvre la première porte de l'établissement et me quitte le soir quand je la referme, physiquement tout au moins.

Je garde, je stocke, je mets en mémoire, je sauvegarde, j'accumule, je rumine parfois sans discernement, je m'encombre de fardeaux. À l'instar de tout un chacun, j'ai besoin de m'évader, de me ressourcer, de faire le vide, de me déprendre de ma mémoire. Cette évasion préventive et parfois thérapeutique, je la trouve dans ma famille, mon potager, mon poulailler et également auprès de la MAE (mutuelle d'accidents d'élèves) où j'exerce des responsabilités départementales et régionales et, en partie aussi, dans l'écriture.

Le choix de relater certaines anecdotes plutôt que d'autres n'a pas été aisé, certains de mes collègues y retrouveront, j'en suis certain, des situations comparables ; d'autres, je le sais aussi, pourraient rapporter des situations bien plus dramatiques, hélas !

Je sais que l'on trouvera toujours à redire sur ce témoignage. Je ne porte pas ici d'avis sur notre société, chacun fera sa propre opinion, ce n'est pas une analyse, c'est une chronique. Je pense douloureusement que la société a l'école qu'elle mérite aujourd'hui, même si on veut nous laisser penser que l'école a la société qu'elle mérite. La fonction éducative de l'école, de l'État, doit se renforcer et rester la seule priorité dans un cadre très rigoureux connu de tous : enfants, parents, enseignants et autorité éducative.

Je ne me pose pas en donneur de leçons, je souhaite simplement relater un quotidien riche, mais aussi parfois désarmant, usant et source de souffrances. L'école ne doit pas fixer toutes les rancœurs, toutes les frustrations et tous les désespoirs sociaux. Le consumérisme scolaire ouvre les portes à toutes les dérives. Notre autorité,

qu'elle soit pédagogique ou morale, est souvent bafouée. Il est grand temps de nous donner les moyens et la liberté d'agir.

Je dis souvent à mes collègues : « Soyons solidaires, ensemble nous sommes plus forts devant la difficulté, mais aussi dans nos projets pour faire avancer l'école. »

Beaucoup de personnages se reconnaîtront dans cette chronique, qu'ils n'y voient aucune malveillance, je ne porte aucun jugement hostile.

Fin août

Après huit semaines de somnolence pédagogique et administrative, je reprends contact avec l'école. J'ai mal dormi : toutes les deux heures, j'ai regardé l'affichage électronique de ce foutu réveil, il a assombri ma nuit. Je n'en avais pas besoin, je me serais réveillé.

La rentrée officielle des enseignants est programmée le premier jeudi de septembre ; celle des élèves, le lundi qui suit et la mienne, c'est aujourd'hui.

Je voulais me présenter en bermuda et tongs, histoire de prolonger les vacances et faire de ce premier contact une douce transition et sans doute aussi pour donner de moi l'image d'un directeur décontracté ; ce n'était pas l'envie qui m'en manquait avec cette chaleur poisseuse, mais la décence sociale qu'implique la fonction de directeur d'école m'appelait à plus de retenue.

Les ATSEM terminent le grand nettoyage d'été. Elles s'activent à l'extérieur des bâtiments, perchées sur des chaises, à nettoyer les vitres, une raclette à la main. Certaines ont gardé leur tenue estivale : short et sandalettes. Situation cocasse, je ne les avais jamais vues ainsi, pas mal ! Le bronzage estival leur va très bien. Voilà déjà une semaine qu'elles ont entrepris ce travail ingrat, mais indispensable : tout nettoyer du sol au plafond, en passant par les coins et recoins, sans oublier le matériel pédagogique.

Durant ces deux mois, des entreprises se sont affairées pour mettre une grande partie de l'école aux normes de sécurité incendie. Par deux fois, la commission de sécurité incendie avait émis un avis défavorable ; à la troisième, ce serait la fermeture. Il ne fallait donc

pas jouer avec le feu... La mairie a été obligée de lancer les travaux. Des portes coupe-feu ont donc été installées, les plafonds rabaissés, bref, beaucoup de poussière. Ces travaux se poursuivront aux vacances de la Toussaint. Ces chères dames sont éreintées et ce n'est pas ma bise ou mes petites plaisanteries sur leur teint hâlé qui leur remonteront le moral. Elles sont souriantes et, il me semble, contentes de me voir ; cela me fait plaisir et me rassure car en fin d'année dernière, j'avais eu quelques tensions avec l'une d'entre elles.

La boîte aux lettres a été vandalisée, le courrier a été ouvert et jeté sous le préau. Je le ramasse. Je m'attends toujours au pire après une période de vacances. Il est 8 h 30, j'ouvre la porte de mon bureau. La seule plante verte tire la langue, assoiffée, mais résistante. Le téléphone sonne, je n'ai pas le temps de retirer la clef de la serrure, je réponds à la troisième sonnerie. J'ai cru un instant avoir été espionné.

— *Monsieur B ?* me questionne une voix que je reconnais.

— *Oui.*

— *Je suis Mme R, la maman de Nathan C, vous me remettez ?*

— *Oui, je vous avais reconnue, qu'est-ce qui vous arrive ?*

— *Je vous appelle pour deux choses, me dit-elle.*

Je me doute alors que la première est sans importance et qu'en fait c'est la seconde qui est la seule raison de son appel.

— *Dites-moi, la rentrée, c'est bien lundi ?*

— *Oui, lundi 5 septembre.*

— *Mais à quelle heure ?*

— *Comme d'habitude, à 8 h 20, on ouvre le portail.*

— *Mon fils sera dans votre classe normalement ?*

— *Oui, avec moi et avec Mme A. J'ai la classe à mi-temps les mardis et vendredis. Les lundis, les jeudis, je suis au bureau ; la maîtresse assure ces deux jours-là.*

— *Je ne sais pas si je dois vous en parler et si vous avez le temps, mais... je suis divorcée et le père de Nathan a demandé cet été la garde alternée de mon fils. Il a recueilli des témoignages en sa faveur et je suis convoquée chez le juge dans quinze jours. Il va gagner ce con ! C'est sûr ! Mais je vais lui en faire baver ! Je me suis renseignée et mon fils peut porter les deux noms, celui de son père et le*

mien. Alors, je vous demande de bien inscrire sur les fiches et les cahiers les deux noms.

Voilà déjà cinq minutes qu'elle s'accroche à ce téléphone avec sa voix haut perchée. Je colle le combiné à l'oreille, le bloque en soulevant mon épaule gauche, je retire les clefs, j'allume l'ordinateur du bureau. Je n'ai vraiment pas envie d'écouter ses sornettes, elle a ruminé tout cela et elle me jette sa vie privée en pâture. Elle entre maintenant dans une élégance de vocabulaire débridé : « *Ce bâtard de type !* » Premières minutes palpitantes de ma journée de pré-rentrée ! Je vois déjà le père, avec son attitude mielleuse et son charisme d'escargot baveux, me reprochant d'avoir ajouté le nom de la mère de son fils.

— *Écoutez, votre fils est sur les registres de l'école depuis deux ans, je ne peux rien changer ; par contre, vous allez devoir remplir une fiche de renseignements, vous n'avez qu'à noter les deux noms ou vous arranger avec le père de Nathan, je ne gère pas l'état civil des élèves.*

— *Et pour les cahiers, c'est bien vous qui remplissez les en-têtes ?*

— *Non, je les fais remplir aux élèves selon un modèle au tableau. À vous et à lui de voir donc !*

Elle est coincée. Ouf ! L'élégante raccroche, à demi satisfaite.

Durant ces vacances estivales, j'ai si bien fait le vide que j'en ai oublié l'identifiant qui me permet d'ouvrir la messagerie électronique de l'école. Il est déjà 9 heures et je n'ai rien fait. Je suis bloqué. Je fais plusieurs tentatives et me résous à téléphoner à Sonia qui me remplace à la direction lors de mes très rares absences. Nous discutons de nos vacances. Elle me rappelle l'identifiant : prénom point nom. J'y suis, je confondais avec l'identifiant de Base élèves, le logiciel de gestion de l'école. Je raccroche, il est 9 h 20. Le temps m'obsède invariablement dès que je pose les pieds dans l'école. C'est l'imprévu qui est finalement chronophage.

J'ouvre la messagerie électronique de l'école. Les messages en gras défilent : trois cent soixante-dix-neuf. Une heure de tri. Je n'ai pas le temps. J'ouvrirai la boîte depuis mon domicile. Je note l'identifiant de l'école, je n'avais pas pris la peine de le relever, dommage ! J'aurais pu faire le tri au fur et à mesure. Les spams et les publicités saturent continuellement la messagerie. Les filtres sont finalement inefficaces.

J'entreprends de trier le courrier papier. Deux enveloppes ouvertes envoyées par la banque après la fin des classes attirent mon attention ; ce sont des frais d'envoi de chèquiers. Je comprends aussitôt que ces derniers ont été dérobés puisqu'ils n'y sont pas. Je prends les documents et file à la banque. Le rideau est baissé. Zut ! C'est fermé le lundi.

Il est 11 heures, je retourne à l'école. Je me souviens tout à coup que ce matin, on doit livrer le reliquat de fournitures scolaires. J'appelle le fournisseur, il est désolé, il est débordé, il ne me livrera que mercredi 31.

Je décide de faire un point sur les listes. Je contacte le service scolaire de la ville. Violaine, la pétillante personne qui s'occupe des inscriptions, est toujours aussi joviale et disponible. Nous pointons ensemble tous les élèves, niveau par niveau. Deux cent trente-huit élèves, je suis inquiet. Nous avons frôlé la fermeture de classe lors de la carte scolaire en avril dernier avec deux cent quarante-neuf élèves ; à deux cent cinquante, ce serait bon. Il manque douze inscriptions. Nous n'arriverons pas au nombre requis. Nous verrons en novembre lors du comptage obligatoire imposé par l'administration pour préparer la carte scolaire de l'année suivante.

Il est midi, je ferme le bureau avec l'amer sentiment de ne pas avoir été efficace. Cet après-midi, chez moi, je terminerai les comptes de la coopérative scolaire avec les derniers relevés bancaires. Je trierai le courrier électronique et je me reposerai s'il me reste du temps.